

et d'autres où il a été très faible. Le respectable curé d'une des paroisses de la campagne nous a informé qu'il avait recueilli, l'année dernière, quatorze minots de blé d'un minot de semence, dans un sol naturellement peu fertile, et qu'il a entre cinquante et soixante arpens de terre, qu'il se propose d'améliorer autant que possible, et de cultiver de manière à pouvoir servir d'exemple à ses paroissiens. Nous rapportons ce fait avec autant de plaisir que nous en avons eu à l'apprendre, parce que nous sommes convaincu que cet exemple ne peut manquer d'influer avantageusement sur la population rurale. Si de tels exemples se multipliaient, ils amélioreraient l'agriculture canadienne promptement et sur un plan étendu. Nous avons aussi entendu dire que dans plusieurs paroisses, des canadiens instruits donnent des Lectures sur l'économie rurale. Ce trait seul devrait suffire pour rendre ce Rapport aussi intéressant que tout autre où nous pourrions parler favorablement de l'apparence des moissons.

Plusieurs cultivateurs nous ont dit qu'ils croyaient que le grain connu sous le nom de *Blé de la mer Noire*, a beaucoup dégénéré, quant à la qualité, depuis qu'il a été introduit ici pour la première fois. C'est là un sujet de grande importance, qui mériterait d'être examiné à fond ; et si ce qui nous en a été dit se trouvait vrai, il n'y aurait pas de temps à perdre pour faire venir de nouvelles semences pour le printemps prochain. Il y a plusieurs variétés de blé qui réussissent bien en Ecosse, et il pourrait être avantageux d'en importer quelques-unes. Des variétés nouvelles et convenables de grain de semence peuvent devenir nécessaires pour produire de bonnes récoltes.

Les marchés continuent à être bien approvisionnés des produits de l'agriculture canadienne, et l'on n'aurait pas à se plaindre de la modicité des prix, si la production était toujours ample ; à tout événement, le prix des grains, etc., n'est pas beaucoup plus bas

ici, qu'il ne l'est dans les Iles Britanniques. De tout ce qui se vend sur nos marchés, le porc est peut-être ce qui rémunère le moins le producteur, et nous ne saurions dire d'où vient que le prix n'en est pas plus élevé qu'il ne l'a été cet hiver. Il n'y a pas à douter que dans les circonstances actuelles, une parfaite réciprocité, dans le commerce d'échange entre le Canada et les Etats-Unis, ne fût avantageuse à nos agriculteurs ; et quoique nos voisins puissent répugner présentement et tarder à en venir là, ils comprendront plus tôt que plus tard, que cette réciprocité dans le commerce leur serait aussi convenable et aussi commode qu'elle serait avantageuse aux agriculteurs canadiens. Malgré notre position géographique et d'autres désavantages prétendus, les produits de l'agriculture canadienne seront envoyés au sud, et nos amis de l'autre côté du 45^e parallèle, auront sujet de se réjouir en voyant que ce pays leur peut fournir ce que le leur ne peut pas produire. On pourra douter de la vérité de cet avancé, mais le temps prouvera qu'il était fondé en raison ; et ce doit être pour nous un sujet d'encouragement que de savoir que nous nous trouvons en état de pouvoir approvisionner un marché profitable qui ne pourra cesser de nous être ouvert. La vente de chevaux pour les Etats-Unis continue à être aussi active que par le passé, et nous pensons qu'elle serait plus considérable encore, si nos chevaux valaient mieux généralement. On nous a dit qu'il y avait des commandes pour acheter ici un autre de nos produits agricoles, de l'orge, pour un brasseur des Etats-Unis, quoiqu'il faille payer 20 pour cent, pour son exportation dans ce pays. Les bestiaux iront aussi d'ici aux Etats-Unis, au lieu de venir des Etats-Unis ici ; et ainsi en est-il du beurre. Notre avoine y a été, et y sera encore exportée sur un grand plan. Quelque rigoureux que puisse être notre climat, nous serons en état d'exporter nos produits dans un pays dont le climat est regardé comme beaucoup plus doux et plus favorable. La grande masse